



ANNE-MARIE GARAT

Humeur noire



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- L'HOMME DE BLAYE*, Flammarion, 1984.
VOIE NON CLASSÉE, Flammarion, 1985, nouvelle éd. 2019.
L'INSOMNIAQUE (prix François Mauriac), Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.
LE MONARQUE ÉGARÉ, Flammarion, 1989 ; Points n° 205.
CHAMBRE NOIRE (prix Alain-Fournier), Flammarion, 1990 ; Babel n° 887.
ADEN (prix Femina, prix Renaudot des Lycéens), Seuil, 1992 ; Points n° 1606.
MERLE, Seuil, 1996.
DANS LA PENTE DU TOIT, Seuil, 1998.
L'AMOUR DE LOIN, Actes Sud, 1998.
ISTVAN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR, Seuil, 1999 ; Points n° 2436.
LES MAL FAMÉES (prix Marguerite Audoux), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.
NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.
PETITE FABRIQUE DE L'IMAGE (avec Françoise Parfait et Jean-Claude Fozza), Magnard, 2003.
LA ROTONDE, Actes Sud, 2004.
UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE", Actes Sud, 2004 ; Babel n° 929.
DANS LA MAIN DU DIABLE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 840.
ON NE PEUT PAS CONTINUER COMME ÇA, In-8, 2006.
L'ENFANT DES TÉNÈBRES, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1039.
LA DIAGONALE DU SQUARE, In-8, 2009.
HONGRIE, Actes Sud, 2009.
PENSE À DEMAIN, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1090.
PHOTOS DE FAMILLE : UN ROMAN DE L'ALBUM, Actes Sud, 2011.
PROGRAMME SENSIBLE, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1565.
TRANQUILLE, In-8, 2013.
LA PREMIÈRE FOIS, Actes Sud, 2013.
LA SOURCE, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1479.
AMOURS DE LOIN (L'AMOUR DE LOIN – LA ROTONDE – HONGRIE), Babel n° 1334.
LE GRAND NORD-OUEST (prix Franz Hessel), Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1703.
LA NUIT ATLANTIQUE, Actes Sud, 2020.

Illustration de couverture : Plan, profil et distribution du navire *La Marie Séraphique* de Nantes, collection Château des ducs de Bretagne – Musée d'histoire de Nantes, Alain Guillard

ANNE-MARIE GARAT

Humeur noire

ACTES SUD

*À mon grand-père, à Marie-Louise
Charles et Modeste Testas, à M. Achmi
de mon impasse, au boucher Duretête,
à Achille Hoarau, à Marius Kolaïe de
Lifu, à Kaska et à Herman.*

À mes filles et mes petits-enfants.

Que se passe-t-il quand on marche en rêve dans un mauvais rêve, pas vraiment un cauchemar mais quelque chose de pénible se trame dans ce rêve, il faudrait l'arrêter, ou retourner à son début et c'est impossible, alors plutôt en sortir que de connaître la suite ; plutôt se réveiller. Mais au réveil, que se passe-t-il qui ne ramène au précédent rêve, à son malaise, son anxiété ?

Je suis dans cette humeur noire quand je retourne à Bordeaux. Quelque chose de pénible s'y trame, l'ennui ou l'amertume qu'on traîne comme d'une rupture qui s'est mal passée et, au lieu de s'effacer, persiste en ce que l'on devient, en quoi l'on change – je ne sais laquelle de moi s'irrite, celle d'antan, d'hier, ou d'aujourd'hui, devenue une autre entre-temps, et la ville non plus n'est pas restée la même, elle a plutôt rajeuni, de neuf toilettée avec sa pierre décapée, ses cours élégants rendus aux piétons, les promenades de ses quais dégagés des anciens entrepôts de béton, des grues et des cargos, avec ses lignes de tramway glissant en silence, il doit y faire bon vivre se disent les touristes, mais je n'en suis pas une.

Depuis des décennies je n'y reviens plus qu'entre deux TGV pour des rencontres littéraires dans une

librairie, ou à l'Escale du livre quand j'y suis invitée, ainsi de Bordeaux je ne vois que l'immense verrière en cathédrale de sa gare Saint-Jean – elle-même contaminée d'autres rêves en échos aussi confus qu'oppressants que je m'empresse de chasser. Si me prend l'envie d'un séjour dans le Médoc ou à la plage de Soulac-sur-Mer, je saute dans le TER du Verdon sur le quai voisin ou, si je loue une voiture, je contourne alors le cœur de ville par les boulevards de ceinture jusqu'à la barrière du Médoc, puis cap au nord vers les vignes et les forêts de pins maritimes.

Pourtant, au retour, mais que me prend-il, il m'arrive parfois de bifurquer soudain vers le quartier des Chartrons, de rouler jusqu'à la rue Marsan où est ma maison natale. J'arrête ma voiture au coin de l'impasse – le mauvais rêve recommence. Mieux vaut te réveiller. Attrape le cours de la Martinique vers les quais en évitant le Jardin public, longe en vitesse les bords de Garonne aux nobles façades XVIII^e siècle et fonce gare Saint-Jean rendre ta voiture.

Le passé est à l'affût dans cette impasse, il me frôle continûment mais cet endroit n'est plus le mien, te rappelles-tu vraiment l'histoire, ses épisodes et leur enchaînement, années 1950 et 1960 : en février 1956, un mètre de neige dans les rues, la Garonne charrie des blocs de glace ; 1958, communion solennelle, missel, voile d'organdi – tous les jours l'épicier voisin fait grincer son rideau de fer, M. Achmi dort sur sa chaise, et tous les jours je me tape le trajet en tram jusqu'à Gambetta, remonte la rue Porte-Dijeaux jusqu'au lycée (de filles) Cheverus comme auparavant j'allais à lents petits pas le long des rues jusqu'à l'école primaire (de filles)

du cours Balguerie-Stuttenberg, le vélo paternel est calé contre la porte de la cave, un soir de canicule le soleil bas étoile une vitre au fond de l'impasse – tout se déroule en même temps, infiniment séparé et la ville entière n'en finit pas de tirailler ici et là, avec ses adhérences de mâchures mal réparées, ses piqûres d'épines, ronces, orties, échardes fichées dans la mauvaise mémoire, méfie-toi. La prochaine fois, prends le plus au large par la rocade, et tant pis pour les embouteillages.

Mon unique raison d'y revenir quand même est pour le plaisir de retrouver mon très cher cousin qui vit en banlieue sur la rive droite dominant la Garonne, en aval du dernier pont et assez loin pour me croire presque à la campagne une fois chez lui. De là, facile de feinter Bordeaux en traversant la Garonne par le pont d'Aquitaine, une bretelle de la rocade nous débarque plus loin vers Bruges, Blanquefort, déjà presque rendus à Margaux, puis à Lamarque, commune où il est né, où vivaient ses parents, notre grand-père, chez qui ma sœur et moi passions nos vacances, plat pays de vignobles et d'estuaire avec lequel lui et moi entretenons la même relation sentimentale de nos enfances.

Or une circonstance nouvelle m'a rappelée à Bordeaux, ou plutôt cette fois Bordeaux m'a un peu rudement signifié que la corde tient bien à la cheville, ou la laisse au cou, la longe est plus courte que je ne le croyais.

Pour commencer, il se trouve que, de manière inopinée, mon cousin hérite un album oublié durant près d'un siècle au fond d'un grenier du Valais

grand-maternel, lequel contient plus de cent cartes postales de notre grand-père Jean Dufau adressées à Nathalie Giroud qu'il courtise, idylle de deux années à Montreux sur les bords du lac Léman. Rien ne devait y conduire ce paysan du Médoc pour s'y éprendre de notre future grand-mère, s'il n'avait été mobilisé le 3 août 1914, blessé et fait prisonnier le 22 – premier choc frontal des armées dans les Ardennes belges. S'il n'était ensuite extrait, avril 1916, du camp de Westphalie où il dépérissait pour être interné sanitaire en Suisse selon un accord entre les belligérants. Date à laquelle ce pays héberge, en toute neutralité helvète, les mutilés de la boucherie, épaves des deux camps tenus à l'écart en deux zones géographiques, et surtout de la population civile par un strict règlement militaire. De la rencontre clandestine entre la pieuse paysanne sous haute surveillance des curés et le soldat convalescent assigné à résidence, nous avons eu vent, sans plus de détail. Sinon que la mort prématurée de Nathalie, exilée de ses alpages dans le plat pays girondin, laissa orphelines ses deux fillettes en bas âge, nos mères, et veuf son époux. Désseparé, puis assez vite remarié à une compagne débonnaire, il est plus tard retourné vivre jusqu'à la fin de ses jours en sa maison de Lamarque, au lieu-dit Les Calinottes.

Cet album bouscule sans préavis le récit à trous dont nous nous contentions et précipite le besoin de mener au vif l'enquête sur nos aïeux, de mieux s'approprier leur histoire – la nôtre par conséquent – malgré le presque siècle écoulé. Étrange d'y entrer par la voie intime d'une correspondance, surtout d'un paysan quasi illettré, plus assidu à la vigne qu'à l'école communale, qui s'essaie à écrire quand rien

ne l'y a préparé, surtout sur le mode épistolaire. À défaut, il emprunte au style sucré des cartes postales à imagerie sentimentale vendues aux internés – une vraie industrie de guerre. Cette chose incongrue que notre rude grand-père ait pu être ce jeune homme épris, plein de désirs et de rêves, avait de quoi troubler l'image que nous gardions de lui, nous émouvoir comme de toucher à un impensé. L'autre aspect est qu'il donne toutes sortes d'informations factuelles sur sa vie en captivité, puis en tant qu'interné. Au regard de l'horreur des combats et des tranchées, la condition des prisonniers de cette guerre a été ignorée comme un pan peu glorieux, sinon dégradant, tant tomber aux mains de l'ennemi au lieu de mourir au champ d'honneur entend lâcheté ou trahison. Épousant sans doute l'opinion générale, il s'est répété en famille que notre grand-père s'en était "bien sorti", équivoquant entre éloge narquois et blâme mal déguisé.

Si la face arrachée, un œil crevé et une main mutilée, si à défaut de tout baraquement se terrer par moins vingt dans les gourbis creusés à même la terre, mâcher racines et orge crue parce que le ravitaillement tarde, vivre des mois dans la vermine de l'uniforme et des sous-vêtements portés à l'été 1914, gratter ses poux, subir typhus, dysenterie, si tout cela est s'en "bien sortir", pas de quoi pavoiser en effet. D'ailleurs, preuve qu'il a pris du bon temps : de sa villégiature de guerre, il ramène une épouse. Quoique parlant français ou son dialecte valaisan voisin du leur de gascon, pour les gens du village, elle ne peut être qu'une *bochesse*. Eux ont leurs morts à pleurer, quand lui a le tort injurieux d'en être revenu vivant. De fait, jamais il n'assista à

la cérémonie du 11 Novembre au monument aux morts du village. Il n'y était sans doute pas invité et à quel titre s'y serait-il rendu quand la dignité d'ancien combattant n'est consentie aux prisonniers de cette guerre qu'en 1926 après maints débats houleux à la Chambre, reconnaissance passée pour aumône de la nation.

J'ai mis longtemps à *imaginer* la détresse traumatique du vaincu, survivant à l'atrocité du combat et sitôt séquestré à 1 500 kilomètres de chez lui dans un pays étranger, dont il ne connaît la langue ni la géographie, corps souffrant perdu dans la promiscuité de semblables pareillement humiliés, dévirilisés, que leur nouvel état sidère jusqu'à la dépression mortelle et, toute proportion gardée, y reconnaît quelque chose de celle du captif africain hissé sur le pont et découvrant l'océan sans plus de terre en vue, livré à l'hubris d'inconnus qui le réduisent à une chiennerie sans nom.

Dire qu'il a fallu la trouvaille accidentelle de cet album pour que, réactualisant les questions du passé, soit ravivé le plus intime de nos souvenirs, impressions et malentendus de notre enfance commune que nous nous sommes mis à confronter, sans bien prévoir à quel point cette révision de l'histoire grand-paternelle concernait la nôtre, et qu'ainsi, outre nos échanges de mails et de documents, je vienne plus souvent chez lui en parler, comparer nos hypothèses et nos découvertes.

Séjours lors desquels mon cousin prend le pli de m'entraîner à l'excellent théâtre national de Bordeaux en Aquitaine – auquel il est abonné par passion du théâtre depuis l'enfance et l'ayant beaucoup

pratiqué en amateur militant –, ou pour voir une expo aux archives départementales, où il est toujours fourré, de fil en aiguille me faisant renouer avec des endroits que j'ai prudemment évités depuis si longtemps. Lui prend plaisir à me faire le guide dans cette ville dont le tissu urbain et portuaire a tellement changé sous le long mandat de Jacques Chaban-Delmas, puis d'Alain Juppé, que je me fais l'effet dépaysant d'une touriste parachutée en province étrangère. L'itinéraire nous conduit tantôt au Jardin public pour y déjeuner en terrasse à une brasserie qui n'existait pas jadis, tantôt dans les nouveaux quartiers de la rive droite de la Bastide, si longtemps méprisés par la noble rive gauche, construction navale, petites industries et ateliers – ancienne gare d'Orléans, premier départ ferroviaire vers Paris en 1853 (aujourd'hui cinémas, restaurants, friches alternatives). Il me promène aux vieux bassins à flot de Bacalan hérissés de chantiers d'urbanisation accélérée et je ne reconnais rien de l'ancien paysage portuaire, depuis belle lurette les grues et les cargos ont disparu des quais, maintenant aménagés pour le jogging. Quant à la toute neuve Cité du Vin, en lieu du cep de vigne escompté elle m'évoque plutôt un monumental pistolet urinoir – me dis-je par mauvais esprit, n'ayant pas digéré le triste exploit des architectes élus par Chaban pour enfouir le quartier Mériadeck sous une dalle en béton ; autre zone sensible que j'évite d'approcher.

En fait, ces balades me renvoient aux âges obscurs d'une archéologie intime – la mienne autant que de la ville –, à mon ressentiment mêlé de malaise, d'émotions refoulées qui faussent la perception. La

ville avec sa carte raisonnée de rues, de cours et de boulevards et leur ononymie obsédante, la courbe lunaire de son fleuve, ses quais et ses ponts, se complique d'une différence sous mes pieds, un réseau de lignes d'erre comme Fernand Deligny en relevait des pérégrinations d'enfants autistes, de leurs embardées absurdes en apparence mais cartographiant leurs tropismes secrets, une géographie mentale qui étrécit ou distend les zones, ici forme des nasses denses, là des espaces arides, chacune propageant une tension à haut voltage qui se comprime et se dilate si je m'y aventure – il fallait bien que la collision se produise.

Ce jour-là d'assez frileux février, ayant flâné dans le quartier médiéval de Saint-Michel, devenu piétonnier et très gentrifié, nous remontons la longue rue Sainte-Catherine vers la tour Pey-Berland et la cathédrale Saint-André pour reprendre notre tramway vers les hauteurs de Carbon-Blanc quand, du carrefour, nous avisons, tout près sur le cours Pasteur, l'auguste façade néoclassique de mon ancienne fac de lettres Michel-de-Montaigne.

Dont sitôt me ressouvient qu'en fut chassée la gent estudiantine en pleine année universitaire pour le campus inachevé des lointains Talence et Pessac où, sous mon poncho et traînant mon solex, je pataugeais dans les boues du chantier, sans une ligne de bus, sans un café ou une librairie en vue, de bibliothèque universitaire non plus avant l'année suivante. Un exil qui coïncidait – il me faut le calculer pour en retrouver la date – avec les élections municipales de 1965, remportées sans coup férir par l'indéboulonnable Chaban-Delmas.

Ce déménagement précipité précède de peu – et annonce – la révolte des *enragés* de 1968 lors de laquelle, le 6 mai, nous votons à main levée l’occupation de la fac de lettres et son autonomie, éli-sons du même élan manuel nombre de commissions tripartites – profs, étudiants, personnels – pour débattre dans les amphis houleux la refonte radicale du système universitaire, de la société entière tant qu’à faire, écoutant l’oreille vissée au transistor les nouvelles de Paris insurrectionnel, squattant les couloirs bariolés d’affiches d’agit-prop et jonchés de mégots, ainsi que le bureau du doyen Louis Papy le bien nommé. Qui, très paternelle, conseille la mesure et, par une porte dérobée, évacue au nez des flics (CRS – SS) quelques contestataires en difficulté. Dont deux hurluberlus situationnistes surgis on n’a jamais su d’où, se baptisant *Katangais* mais piètres combattants, sinon sur le front du hasch. Première taffe initiatique, qui ne me fait pas grand effet dans le chaos général, sauf rendre plus vaseuse encore notre joute nocturne sur les attendus des révolutions mondiales. Tout cela bien loin, très loin du centre-ville où, lors d’une des rares manif musclées que connaît Bordeaux, l’unique barricade est dressée rue Paul-Bert le 25 mai, nuit de chahut bordélique – horrifique pour le *Sud-Ouest* du lendemain. Moins de quinze jours plus tard, les insurgés désertent le campus et prennent le large vers leurs villas du bassin d’Arcachon.

Au fond, depuis cette belle lurette de ma jeunesse, je n’ai pas remis les pieds dans ma vieille fac. Non plus donc au musée d’Aquitaine installé dans ses murs à la fin des années 1980, sauf une fois pour y visiter l’expo temporaire “Bordeaux port(e) du

monde”, vers 2010, il me semble. On a du temps devant nous, allons y voir un peu, propose mon cousin qui, lui, en est familier et content d’y faire un raid avec moi.

Hormis le cénotaphe du vénérable Montaigne, rangé en coulisse, hormis les hauts plafonds du hall, rien ne me rappelle les lieux d’antan. Disparu l’escalier monumental montant au grand amphi où le vieux Flottes, précédé d’un branlant appareteur, larmoie sur ses thés mondains avec les enfants de Hugo, nous rase de ses billevesées sur Leconte de Lisle et Vigny, ses opus de l’entre-deux-guerres recyclés tant bien que mal, année après année. Plus rien des petits amphis ouvrant de hautes fenêtres sur le cours Pasteur où, avec mon fiancé d’alors, je viens écouter les cours de ses profs de philo, parmi lesquels le révérent platonisant Joseph Moreau, de Jean-Paul Abribat, un groupuscule trotsk à lui tout seul, de Jean-Marie Pontévia, et les confs du jeune Philippe Lacoue-Labarthe. De même escamotées par la nouvelle architecture muséale les salles de TD enfumées où, entre deux de ses billets dans *Le Monde*, Robert Escarpit, pipe coincée au sourire en coin, nous initie à la littérature comparée et à la sociologie de la communication – je n’ai pas oublié son cours sur la révolution du format poche et le refus virulent que cela déclencha dans les milieux académiques scandalisés que les belles-lettres fussent ainsi bradées au populo. Non plus oublié que les amphis de lettres remplis aux deux tiers de filles – pull shetland et collier de perles, imper mastic ceinturé, dress-code de l’étudiante bordelaise –, comptent 3 % d’enfants d’ouvriers (ouvriers, dit-on

encore). Si j'ignore alors cette éloquente statistique, j'en fais à mes dépens l'expérience intuitive, jusqu'à lire enfin *Les Héritiers. Les étudiants et la culture* de Bourdieu et Passeron, paru en 1964, qui m'instruit sur les inconvénients de mon pedigree, très minoritaire parmi cette élite de la jeunesse girondine.

Jusqu'à prendre un peu d'altitude, qu'a été long le temps d'acquérir les outils, grappin, échelle et cordes de rappel. De revisiter ce qui m'est arrivé dans l'ignorance noire de tant de choses. Parmi lesquelles je finis par apprendre, très tardive curiosité quant à ces gens qui nous enseignaient, que le vieux Flottes, pétainiste déclaré durant l'Occupation est suspendu pour collaboration par décret ministériel en 1944, puis amnistié en vitesse comme maints Bordelais de tous poils, et remis sur les rails de son radotage littéraire dès 1949. Me laisse songeuse qu'un individu avec pareil passif ait pu cohabiter avec un Escarpit, inscrit à la SFIO dès 1934 et résistant de la poche du Médoc, menacé par l'OAS : comment ces deux-là (quels autres de nos profs ?) ont-ils pu se croiser dans les couloirs, siéger aux mêmes conseils ? La question se pose pour l'un autant que pour les autres ; à moi également, mais si tard, mortifiée de ne m'être pas mieux enquis de l'origine de ces gens fréquentés au quotidien, de leur parcours, leurs publications, leurs orientations ou convictions, d'avoir reçu leur enseignement en méconnaissant tout d'eux, sans m'interroger – les interroger – sur leur passé, leur histoire – pas davantage nos parents que nos voisins –, avant que ne vienne le temps où notre génération commencerait à demander : où étais-tu, que faisais-tu pendant l'Occupation ?

Me bluffe quand même que mon prof Escarpit, ironiste patenté, se laisse chahuter durant ce mois de mai et accepte sans moufter que son cours se transforme en “assemblée libre” des plus folklorique. Tout en prophétisant dans l’un de ses billets du *Monde* que *Cohn-Bendit et ses amis seront un jour les mandarins qu’ils honnissent, doyens, recteurs, ministres ou l’équivalent*. La suite ne l’a pas démenti, mais quel plaisantin désabusé ou réel contestataire était-il, lui qui se compromet avec de sinistres amitiés en Albanie stalinienne ?

Le fait est que, si les manifs contre la guerre d’Algérie et celle du Vietnam puis de l’éruptif 68 me découvrent une toute neuve conscience politique, m’occupe d’abord et surtout le présent – ma vie d’étudiante, mes certifs de licence –, complètement myope sur le passé d’avant ma naissance, la guerre de 1939-1945 et l’Occupation, dont d’ailleurs personne ne nous parle. J’en ai pourtant de belles à apprendre sur ma ville, capitale de la défaite, comme en 1870 et en 1914, qui se distingua par son enthousiaste adhésion à Vichy, quitte à s’empresser d’effacer l’ardoise le lendemain de la Libération en élisant pour maire un jeune général, vrai résistant gaulliste. Ce qui permit, comme pour Flottes, de passer illico sous le tapis Marquet* le maire collabo, le préfet Sabatier et Papon son secrétaire

* Député socialiste et maire de Bordeaux de 1925 à 1944, Adrien Marquet modernise la ville dans les années 1930. Ministre sous Pétain, il prône la collaboration dans son journal *Le Progrès de Bordeaux*, applique avec zèle la politique nazie (recensement en 1940, soixante décrets anti-Juifs dans l’année, spoliation des biens et déportations), avec l’appui de la milice en 1944. Acquitté en 1947 par la Haute Cour de justice, frappé d’indignité nationale

général, Pierre Garat préposé aux Affaires juives – homonymie pénible qui me poursuit encore –, Robert Poplawski doyen de la fac de droit (place à son nom) et, parmi 170 entreprises collaborationnistes, les cimentiers de guerre, zélés fournisseurs des blockhaus girondins de l'Organisation Todt. Il faudra le tardif procès de Papon en 1997 pour rappeler la servilité des édiles bordelais, des journalistes, universitaires, des élites économiques et artistiques, aux menées nazies et agiter un peu le cloaque de la mémoire locale, faire remonter l'embrouillamini de conflits et de pactisations de la résistance avec la Gestapo sur fond d'anticommunisme, raviver la polémique sur les agissements de l'Union générale des israélites de France, et leurs tragiques conséquences.

Pour ma part, à peine ai-je pu entendre mes père et mère évoquer cartes d'alimentation, pénurie de charbon, peur des bombardements sur la base sous-marine proche*, une époque qui, avec l'étrange distorsion temporelle séparant d'avec les parents, me semble très ancienne quand elle est si récente. Allusions marquées d'amertume, de ressentiment, mais que j'impute davantage à leur enfance

pour dix ans, il est amnistié en 1953 et reprend une vie publique propre à déstabiliser Jacques Chaban-Delmas.

* Port stratégique, atlantique et d'empire colonial, Bordeaux est occupé dès juin 1940 par 600 000 soldats et par la Gestapo. La base sous-marine est construite au bassin à flot no 2 de Bacalan de 1941 à 1943 par des prisonniers nord-africains, des républicains espagnols et des ouvriers français. Abrisant les sous-marins U-Boote allemands et les UIT italiens, la base est bombardée par les Alliés en mai 1943 et en août 1944. Aujourd'hui transformée en centre d'art.

de mal-aimés ou à leur jeunesse d'ouvriers dans la dèche qu'à un contexte de guerre, que du reste aucun programme scolaire n'aborde. Leur hantise du moment, c'est plutôt la guerre de Corée, et puis Cuba, l'éventualité d'une autre guerre atomique : plutôt la peur d'Hiroshima que des camps d'extermination, dont il semble qu'alors on ne sache rien encore, ou à peu près.

Tout ce passé très révolu me revient en boomerang comme s'il était frais du matin lorsque nous entrons dans le grand hall dallé du musée d'Aquitaine.

Je ne manque pas une occasion de visiter les musées de province, surtout les plus vieillots aux armoires vitrées, aux planchers plaintifs, qui réservent toujours des surprises, des raretés patrimoniales, collections d'art et curiosités savantes qui illustrent l'esprit d'une époque jusque dans leur taxinomie, et je suis toujours intriguée de voir ce que chacun narre dans son dispositif spatial et sa circulation fléchée : "suite de la visite". Celui-là ne pouvait que me tenter par sa modernité affichée, son agréable trajet parmi les vestiges qui retracent l'histoire de Bordeaux et de la région. Ainsi, tout en nous attardant dans ses salles, qui vont de la pré-histoire aux années les plus récentes, sommes-nous arrivés à l'exposition consacrée à la traite négrière.

Celle-ci date de quelque dix ans mais je ne l'avais pas encore vue, bien qu'en ayant entendu parler comme d'une mise à jour bienvenue de ce pan d'histoire bordelaise assez assidûment relégué aux oubliettes. La ville s'est donc enfin acquittée de sa

dette mémorielle, elle rattrape son retard sur les grands ports négriers de Nantes, de Bristol ou de Liverpool qui, depuis bien plus longtemps, ont entrepris un sérieux travail scientifique sur la question. Ces salles présentent fort bien tous les aspects du négoce atlantique et de l'économie esclavagiste qui firent l'opulence du port et de son arrière-pays, abondamment approvisionnés en denrées coloniales, dont l'apport assura certaines colossales fortunes locales : tableaux de marine, de notables, cartes des îles à sucre, dessins de plantations et d'habitations créoles, journaux de bord de capitaines, le plan de Thomas Clarkson d'un bateau négrier (1788), chaînes et fers de contention, belle collection de maquettes de navires, gravures illustrant sévices et ventes d'esclaves : tout y est du catalogue des atrocités, archive d'une éloquence glaçante sur ce qui est enfin reconnu pour crime contre l'humanité ; du moins en France (merci, Mme Taubira), et au Sénégal je crois*.

A priori, le discours tenu par l'appareil muséographique n'offre guère à redire mais je suis assez à cran quant à cette question locale pour aussitôt noter, agacée, combien est mise en avant la traite en droiture, c'est-à-dire le trafic direct du port aux colonies. Argument toujours avancé pour amnistier ainsi la ville d'avoir moins pratiqué le commerce triangulaire que ses voisines portuaires comme si, menée au nom d'impératifs économiques, la droiture était plus vertueuse. C'est dans cet état d'esprit

* La reconnaissance de l'esclavage comme crime contre l'humanité, est la seule "réparation" recevable parce que, toute symbolique qu'elle est, elle est *imprescriptible*.

quelque peu malcontent que je tombe en arrêt devant certain cartel.

Celui-ci est apposé au mur entre deux tableaux illustrant la vie de bourgeois bordelais du XVIII^e siècle posant dans leur salon. L'un avec nourrice noire, bébé blanc aux bras, posée en plante décorative près de ses maîtres ; l'autre d'une dame poudrée avec jovial négrillon enturbanné, collier de servage au cou – scènes de genre classiques de cette époque. Entre lesquels tableaux, donc, un texte à visée pédagogique :

Noirs et gens de couleur à Bordeaux

Au moins 4 000 Noirs et gens de couleur viennent à Bordeaux au XVIII^e siècle. Il s'agit pour l'essentiel de domestiques suivant leur maître, d'esclaves envoyés apprendre un métier, et d'enfants métis venus parfaire leur formation. Il y a peu de problèmes de cohabitation en dépit d'une forte discrimination. Dans le premier quart du siècle, les autorités veulent limiter cet afflux en organisant des recensements obligatoires, une police particulière et un "dépôt" des Noirs.

Mais ces mesures ont peu d'effet, avec une vingtaine d'emprisonnements connus. En 1777, trois cents personnes de couleur sont recensées dans la Généralité. Les deux tiers sont des esclaves bien que "la France ne puisse admettre aucune servitude sur son sol". En 1776, deux Noirs esclaves gagnent un procès contre leur maître obligé de leur rendre la liberté. Ces velléités sont cependant combattues jusqu'à la Révolution.

Il est certes malaisé sinon impossible de résumer en 900 signes une situation aussi complexe que la présence de “minorités visibles”, et ce sur l’entier XVIII^e siècle. La vulgarisation de connaissances contraint le rédacteur à abrégé, à simplifier, tout en délivrant un contenu utile aux publics, dans une langue accessible selon la cible, de l’enfant encore ignorant aux adultes mieux avertis. Et qu’est-ce que lire ? Décrypter une information, interpréter ce que sous-tend l’énoncé en le rapportant à ce que l’on sait déjà, selon son niveau d’intellection, de culture, selon son esprit critique plus ou moins émoussé, plus ou moins alerté, selon son humeur du moment, sa disponibilité, ce qu’on attend ou recherche, et tant d’autres facteurs encore.

Tout cela devait être réuni pour que me hérise la tartufferie de cette rhétorique – *bordelaise* la qualifiai-je d’emblée. Voilà jusqu’où va se loger l’incurable tendance de cette ville à édulcorer son histoire – et, question sucre, celle-ci en connaît un rayon. Noirs et gens de couleurs *viennent* donc à Bordeaux. Ils *y suivent* leur maître. Un “bien meuble”, sujet de verbes d’action ? Un quidam disposant de lui-même, décidant d’aller ou venir ? Ces gens sont à Bordeaux pour *y apprendre un métier, parfaire leur formation*. Bonifier l’instruction dispensée là-bas, aux îles à sucre ? Braves négriers bordelais. Qui, dans leur fol altruisme, encombrant leur port de ces apprentis au point que leur *afflux* provoque un trouble à l’ordre public. Quoique *la cohabitation pose peu de problèmes*. Contents de l’info. Le reste à l’avenant.

Au bord du fou rire, nous échangeons nos commentaires à voix basse – mais pas assez. Au point

qu'un agent du musée, inquiet de notre étude prolongée du désopilant cartel, finit par approcher, s'enquiert de cette station irrégulière. Nous le prenons à témoin, mais lui n'est que gardien : si objection il y a, que nous l'adressions à la direction.

Nous repartons avec ce conseil en poche, stupéfaits qu'un conservateur ait pu valider ce tissu d'approximations, de distorsions et de falsifications benoîtes sans que visiblement quiconque s'en formalise. À titre conservatoire, je prends quand même une photo du cartel avec mon mobile. Cette affaire ayant quelque peu écourté notre visite, nous ne faisons qu'un bref détour par la salle adjacente où sont exposées des collections d'artefacts africains. Intitulés *Objets d'art colonial* (sic). Quel musée, autre que bordelais, emploie-t-il sans vergogne pareil libellé ? Certains mots sont tuants. Vite, la sortie, respirons un bol d'air.

Alors remonte la vague de fond d'une vieille colère. Ma susceptibilité quant aux questions de l'esclavage, à l'Histoire en général, et mon sentiment d'une vérité élémentaire trahie – mêlés au ramassis confus de griefs accumulés contre ma ville de naissance, le tout de mon enfance, de ma jeunesse touchant au plus intime de l'inscription affective et mentale aux lieux où l'on grandit, s'éveille au monde, et plus profondément encore à ce que je suis devenue, écrivain en proie aux revenants d'un passé qui hante mes livres, au sentiment de la part tragique qu'il comprend, sans lequel nous ne sommes que désinvoltés passants. Plus envie de rire.

Le télescopage avec le petit cartel a déclenché avec retard un maelström dont j'ai mis plus d'un mois à

démêler les composantes objectives et subjectives, à tenter de pondérer ma colère, ma vindicte, jusqu'à admettre que ce dont je ne voulais plus entendre parler me rattrapait aux basques. Mais t'insurger, à quoi bon. L'amnésie bordelaise, sa propension à tordre l'Histoire sont connues, ce n'est pas – n'est plus – ton problème, laisse tomber. Ferme-la.

N'ai-je assez entendu la consigne.

Mes père et mère ne redoutaient rien tant que de l'ouvrir. Ne te fais pas remarquer, reste à ta place. Surtout une fille. Une fille doit savoir se tenir, tirer sur sa jupe et baisser les yeux, sinon c'est une dévergondée. Votre gamine en sixième au lycée, vous des ouvriers, mame Garat, vous n'y pensez pas ? Cette voisine-là est au parfum. Je ne sais trop de quoi. Si c'est le lycée, mon genre féminin ou l'ouvrier qui vaut réprobation. Pourtant, tout timorés qu'ils sont, les parents Garat ont l'intention bien arrêtée que leurs gamines s'en sortent mieux qu'eux. Ils ont une foi de charbonnier en l'ascenseur social, en les vertus de l'école républicaine : si eux ne se haussent pas du col, ils nous poussent aux fesses pour *faire institutrice*, l'ambition la plus haute qu'ils puissent envisager. Pour une fille en tout cas.

Quoique, m'inscrire en Classique comme y pousse la conseillère, quand même pas : le latin, c'est un truc de riches ou de curés. Propédeutique et la fac n'étant non plus au programme, j'ai suivi la section Moderne au lycée Cheverus, plus tard coincée par mon déficit en latin pour l'agrég, qui maintenait ce petit obstacle de sélection naturelle. Tiens-toi à ta place et ferme-la.

Ravalant néanmoins mes scrupules, après maintes tergiversations et contorsions mentales, je finis par

passer à l'acte en envoyant, ainsi qu'obligamment conseillé, une lettre à M. Laurent Védrine, tout récemment nommé directeur du musée d'Aquitaine après avoir dirigé le musée d'Histoire de Marseille. Une personne qui ne saurait être encore sous influence des milieux bordelais, pensai-je. En tout cas, arrivé trop tard à ce poste pour être l'instigateur de ce cartel mais, au titre de directeur, comptable de son maintien. Aussi lui adressai-je une missive et, tant qu'à faire, son double en copie à Alain Juppé, maire d'alors.

Ma harangue est sans conteste un tantinet trop longue mais, bien qu'ayant foi en la bonne foi d'un directeur de musée, je sais m'adresser en double bande à la mairie de Bordeaux, un peu handicapée du tympan, et donc peut-être n'est-il pas inutile d'enfoncer le clou. Peine perdue : aucun écho de ce côté, pas même un accusé de réception, les malpolis. En revanche, M. Laurent Védrine me gratifie un mois plus tard d'une réponse pondérée faisant longuement l'éloge de son établissement, plaidant pour l'excellence du *contexte* muséal et trouvant quelque peu malvenue ma susceptibilité quant à la teneur du cartel incriminé. Toutefois s'engageant en conclusion à envisager de commencer à réfléchir à consulter pour faire éventuellement amender son texte. Louable intention, à laquelle je réponds derechef tout aussi longuement, légèrement irritée par l'alibi du *contexte*.

Quant à celui qu'offre l'exposition du musée d'Aquitaine, j'aurais quelques réserves à présenter mais le ferai plus loin. Reste que, si l'on s'entend sur ce que signifie le *contexte* comme facteur

de communication dans une situation donnée, son influence sur le message délivré et conditionnant sa réception, avec convergence ou non d'informations périphériques (le *bruit*) qui peuvent brouiller le message, ce petit cartel est choquant, à ma lecture oculaire comme à mon entendement. Ma perception du contexte s'en trouve sensiblement affectée, bref : en tant que récepteur, je maintiens que le texte de l'affichette produit un *bruit* détestable, raison pour laquelle j'en fais de mon côté.

Raison pour laquelle j'écris ce livre à la première personne et cela n'est pas sans conséquence, à mes risques et périls. Le "je" que j'emploie n'est pas celui d'un narrateur ou d'un personnage de fiction comme dans mes romans, il est celui de ma langue d'auteur. Il se trouve qu'aucune langue n'a colonisé la mienne comme en toutes celles des francophonies découlant des prédatons coloniales et des protectorats. J'entends la langue maternelle dès ma vie utérine et liquide, où tous échos charnels et sensoriels clapotent dans l'embryon de mon oreille interne et jusqu'à mes synapses à peine ébauchées. De ce fait, j'hérite aussi l'histoire de ma langue française et le "je" qui préside à ce livre est le sujet de cette histoire-là. Je prends d'autant plus garde à ses *mots*, à ses vocables, à sa syntaxe, je les sais les miens et qu'ils ne résonnent pas pareil en toutes oreilles : si multilingue soit le lecteur, il a en lui mémoire des voies – des voix – par lesquelles il hérite de la sienne, une manière d'adopter celle-ci ou de la récuser, de la transformer, de même que s'exerce le droit de s'émanciper des sujétions familiales, sociales, ethniques et historiques.

Je sais aussi que le pronom “je” lui-même n’existe pas ou n’opère pas de la même manière en toutes langues. Il n’a non plus même statut pour celui qui a dû l’ériger contre l’emprise d’une autre langue, que pour celui à qui il est conféré par naissance, par son état civil, son histoire familiale et nationale, lesquelles l’ont adopté plus encore qu’il ne les adopte : absolument rien de *naturel* dans cette affectation.

Le “je” que je manie ici, celui que j’oppose à la rhétorique du petit cartel du musée d’Aquitaine, est celui d’un visiteur occasionnel du musée : un mais nombre, mais foule. Or en face de lui, il n’y a personne. Au sens grammatical comme en sémantique, tout “je” s’absente du texte du musée, escamoté par la langue muséale et par le contrat de sa production, ventre mou de l’anonymat scientifique et professoral. En prohibant la subjectivité, l’expert prétend se garder de l’affect, du parti pris, produire du savoir dépersonnalisé, garant de l’universalité de ce qui s’y profère. En fait, à l’insu ou non de son auteur, ce discours couvre de son voile la réalité sous-jacente de sa présence, l’en masque en invisibilisant la part d’intime qui, quoi qu’il en veuille, préside à tout travail intellectuel et scientifique. C’est-à-dire fait silence sur sa part incarnée : sexe, âge, origine sociale et nationale, identité. Une idéale neutralité de la pensée. Posture, imposture.

Si pur esprit qu’il se prétende, ce sujet appartient à une trajectoire humaine et idéologique, à une ascendance, à un milieu, une époque, et à une langue. Aucune étanchéité : tout énoncé implique son auteur, il est politique. Le sujet y est compris, et *compromis* à part entière, ainsi que dans toute langue littéraire. Par ce fait, mon pronom déclaré de